

—Oh ! je le comprends à merveille. . . . D'ailleurs, monsieur votre père, tenant table ouverte avec une prodigalité de grand seigneur recevait tant de monde, que vous ne pouviez accorder aucune attention à ses convives de passage. Est-il bien changé, depuis ce temps-là, monsieur votre père ? . . .

—Mais non. . . —répondit le jeune homme, — il se conserve le mieux du monde.

—Ce doit être un beau vieillard ?

—Magnifique.

—Sa haute taille est-elle encore droite ? . . .

—Toujours.

—Ses cheveux grisonnaient beaucoup ; ils doivent être aujourd'hui blancs comme de l'argent ?

—Sans doute. . . . mais, vous savez la poudre. . . .

—C'est juste. Il avait un regard de faucon ?

—Ses yeux brillent comme autrefois.

—Ses jarets étaient d'acier ?

—Il les a conservés.

—Mais, alors, il atteindra sa centième année !

—Franchement, je l'espère bien, et, à moins d'un incident inattendu, je puis même dire que j'y compte.

—Excellent fils ! . . . —murmura Réginald à part lui.

Van Goët continua :

—Je trouve que vous ressemblez beaucoup, au vicomte, votre père, monsieur le chevalier.

—Vraiment ?

—Ne vous l'a-t-on pas dit déjà ?

—On me l'a dit souvent ; mais je crois, comme le proverbe, que le plus souvent, *les ressemblances sont dans les yeux des personnes qui regardent.*

—Peut-être avez-vous raison, en thèse générale ; mais cette circonstance est bien certainement une exception. Quand je vous regarde, je crois voir monsieur votre père, rajeuni. Même coupe de visage, même front, même regard. A votre âge, il devait être identiquement ce que vous êtes aujourd'hui. C'est assez dire un charmant cavalier.

Denis s'inclina profondément avec une feinte modestie.

Van Goët reprit :

—Je pense que, vous trouvant en Allemagne, vous n'aurez pas manqué d'aller jusqu'à Manheim ?

—Non, en vérité,—répondit Denis.

—Vous comptez y aller, au moins ?

—Pas le moins du monde.

—Ah ! par exemple ! . . . voilà qui est étrange ?

—Pourquoi donc cela ?

—Il est impossible alors que votre père ne vous ait pas donné une lettre ?

—Une lettre ? . . . —répéta Denis.

—Eh ! oui, une lettre pour son vieil ami, le comte Frédéric de Salberg, qui, l'année dernière encore, est allé passer trois jours au château de Navailles, en Poitou. . . .

Denis comprit à merveille qu'un immense embarras allait fondre sur lui, s'il ne trouvait un moyen immédiat de tourner la difficulté.

—L'année dernière,—répondit-il aussitôt,—j'étais absent de France, lors de la visite du comte de Salberg.—J'ai bien souvent entendu parler de lui dans ma famille, et avec une vive affection, mais j'ai commencé mon voyage par l'Italie. J'ignorais moi-même que je viendrais en Allemagne, et mon père, par conséquent, ne pouvait me donner la lettre pour son vieil ami.

—C'est précisément juste ; mais, maintenant que vous savez que le comte habite Manheim, vous irez le voir, n'est-ce pas ?

—Sans aucun doute.

—D'abord, s'il apprenait que vous êtes retourné en France sans avoir passé quelques jours auprès de lui, il ne vous le pardonnera point. . . . et il aurait raison.

—Je ne m'exposerai point à mériter son courroux,—répondit Denis en souriant.

A partir de ce moment, Van Goët cessa de questionner Denis et ne s'adressa plus exclusivement à lui.

La conversation devint générale, et le dîner s'acheva plus gaiement qu'il n'avait commencé.

—Van Goët ne m'a point reconnu et ne soupçonne rien ! pensait Denis radieux, tout va bien ! le péril est passé !

XIX. — FIAT LUX.

Immédiatement en sortant de table, le baron de Kergen proposa une promenade dans le parc.

Cette proposition fut acceptée avec empressement.

Deux groupes se formèrent aussitôt.

L'un, grave, et qui marchait à quelques pas en avant de l'autre.

Le second, rieur et penseur.

Ici, Réginald et Van Goët.

Là, Denis et les deux jeunes filles.

—Eh bien, meinherr,—demanda le baron au banquier,—parlez-moi franchement, comment trouvez-vous notre jeune ami le chevalier Raoul ?

En ce moment, Marguerite s'approchait pour dire quelques mots à son père. Elle entendit la question, c'est assez dire qu'elle voulait entendre la réponse. Elle ralentit donc son pas, et elle écouta, la tête penchée en avant, dans l'attitude d'un oiseau prêt à prendre sa volée.

—Cher baron,—répondit gravement Van Goët,—quand nous rentrerons au château, accordez-moi la faveur d'un entretien particulier. . . . Il faut que je vous parle d'une façon très sérieuse. . . .

—Au sujet du chevalier de Navailles ?—demanda Réginald extrêmement surpris.

—Au sujet de ce jeune homme, oui.

—Ne pouvez-vous donc pas m'en parler ici ?

—C'est impossible.

—Pourquoi ?

—Vous le comprendrez en m'écoutant.

—Il s'agit donc de quelque chose d'une grande importance.

—Oui.

—Vous m'intriguez au plus haut point ! Voulez-vous que nous rentrions tout de suite ?

—Oh ! rien ne presse. Vous saurez assez tôt ce que j'ai à vous dire.

Réginald n'insista pas.

Seulement, la promenade fut considérablement abrégée.

Marguerite, au lieu d'adresser la parole à son père, battit immédiatement en retraite, et, de vive et joyeuse qu'elle était auparavant, devint aussitôt silencieuse et préoccupé.

—Qu'avez-vous donc ? lui demandait vainement Denis.

Elle répondait :

—Je n'ai rien.

Et le nuage amassé sur son front ne se dissipait pas.

Nos personnages rentrèrent au château, une demi-heure, minute par minute, après le moment où ils en étaient sortis.

—Voulez-vous que nous passions dans la bibliothèque ? demanda le baron à Van Goët.

—Où vous voudrez,—répondit ce dernier,—pourvu que nous soyons seuls. . . .

Le gentilhomme et le banquier se dirigèrent vers la pièce dont Réginald venait de parler.

Marguerite avait disparu.

Aucun des deux graves personnages ne remarqua en entrant dans l'immense salle, encombrée de livres et de parchemins, qu'une des portières de tapisserie qui masquait une profonde embrasure s'agitait légèrement, comme si quelqu'un se cachait derrière ses plis.

Le baron fit asseoir son hôte dans un large fauteuil centenaire, armorié aux armes de Kergen, et, se tenant debout en face de lui, il lui dit :

—Eh bien, meinherr Van Goët, j'attends les confidences que vous m'avez promises. . . .

—Cher baron,—répondit le banquier,—me permettez-vous, avant toute chose, de vous adresser quelques questions ?

—Des questions ?

—Il le faut, pour que nous arrivions à nous comprendre. . . .

(A continuer.)

La *Térébenthine* est non-seulement un remède très populaire, mais aussi un des meilleurs que possède la matière médicale. Son emploi est recommandé par les sommités médicales dans le traitement d'un grand nombre de maladies, mais c'est surtout dans les affections des membranes muqueuses que l'on obtient des résultats vraiment extraordinaires. Comme ce sont ces membranes qui tapissent l'intérieur des voies respiratoires et urinaires, il s'en suit que c'est de préférence dans le traitement des maladies qui affectent ces différents organes que l'on doit avoir recours à ce précieux médicament.

Comme le goût désagréable de la térébenthine, ainsi que l'irritation qu'elle produit sur le tube digestif, en rendent l'administration difficile : et même impossible dans un grand nombre de cas, le Docteur J. G. Lavolette a réussi, après de nombreuses expériences, à composer un Sirop très agréable au goût, inoffensif et possédant à un haut degré toutes les qualités balsamiques et antiseptiques de ce remède inappréciable.

Messieurs les médecins et les malades devront donc avoir recours au Sirop de Térébenthine du Docteur Lavolette lorsqu'ils auront à traiter les maladies des voies respiratoires et urinaires telles que : humes, bronchites, grippe, coqueluche, asthme, consommation, gravelle, cystites chroniques, etc., et tous les catarrhes des bronches, des poumons et de la vessie.

Ce Sirop peut être administré pur ou dans de l'eau ou du lait, au goût.
Dose.—Une cuillerée à soupe trois fois par jour, surtout le matin à jeun et le soir au coucher. Aux enfants, par cuillerées à thé en proportion de l'âge.

N. B.—Se méfier des contrefaçons et toujours demander le Sirop de Térébenthine comme suit : "Sirop de Térébenthine du Docteur Lavolette"
En vente dans toutes les pharmacies. Prix : 25 et 50 cts. le flacon.